

R
40 R 4823 (1)

ARAM M. FRENKIAN,
MAÎTRE DE CONFÉRENCES A L'UNIVERSITÉ DE BUCAREST

L'ORIENT
ET
LES ORIGINES DE L'IDÉALISME SUBJECTIF
DANS
LA PENSÉE EUROPÉENNE

TOME I
LA DOCTRINE THÉOLOGIQUE DE MEMPHIS
(L'INSCRIPTION DU ROI SHABAKA)



4499

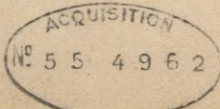
PARIS
LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER
12, RUE VAVIN, VI^e
1946

L'ORIENT ET LES ORIGINES DE L'IDÉALISME SUBJECTIF
DANS LA PENSÉE EUROPÉENNE I.

L. R.
7823

(1)

F 29



Du même auteur

Études de Philosophie présocratique I: Héraclite d'Éphèse,
Cernăuți, 1933 (épuisé).

Le Monde homérique. Essai de protophilosophie grecque,
Paris, 1934, (épuisé).

Le problème homérique. Considérations sur l'origine des épopées homériques, Paris, 1935.

Études de Philosophie présocratique II: La philosophie comparée. — Empédocle d'Agrigente. — Parménide d'Elée,
Paris, 1937.

Le Réalisme grec, Cernăuți, 1939.

Le Postulat chez Euclide et chez les Modernes, Paris, 1940.

*La Méthode hippocratique dans le „Phèdre“ de Platon, suivie
d'une Note sur le sens primordial du mot ΚΑΘΟΛΟΥ
(A propos des idées de M. Nicolai Hartmann),*
Bucarest, 1941.

ARAM M. FRENKIAN
MAÎTRE DE CONFÉRENCES A L'UNIVERSITÉ DE BUCAREST


L'ORIENT
ET
LES ORIGINES DE L'IDÉALISME SUBJECTIF
DANS
LA PENSÉE EUROPÉENNE

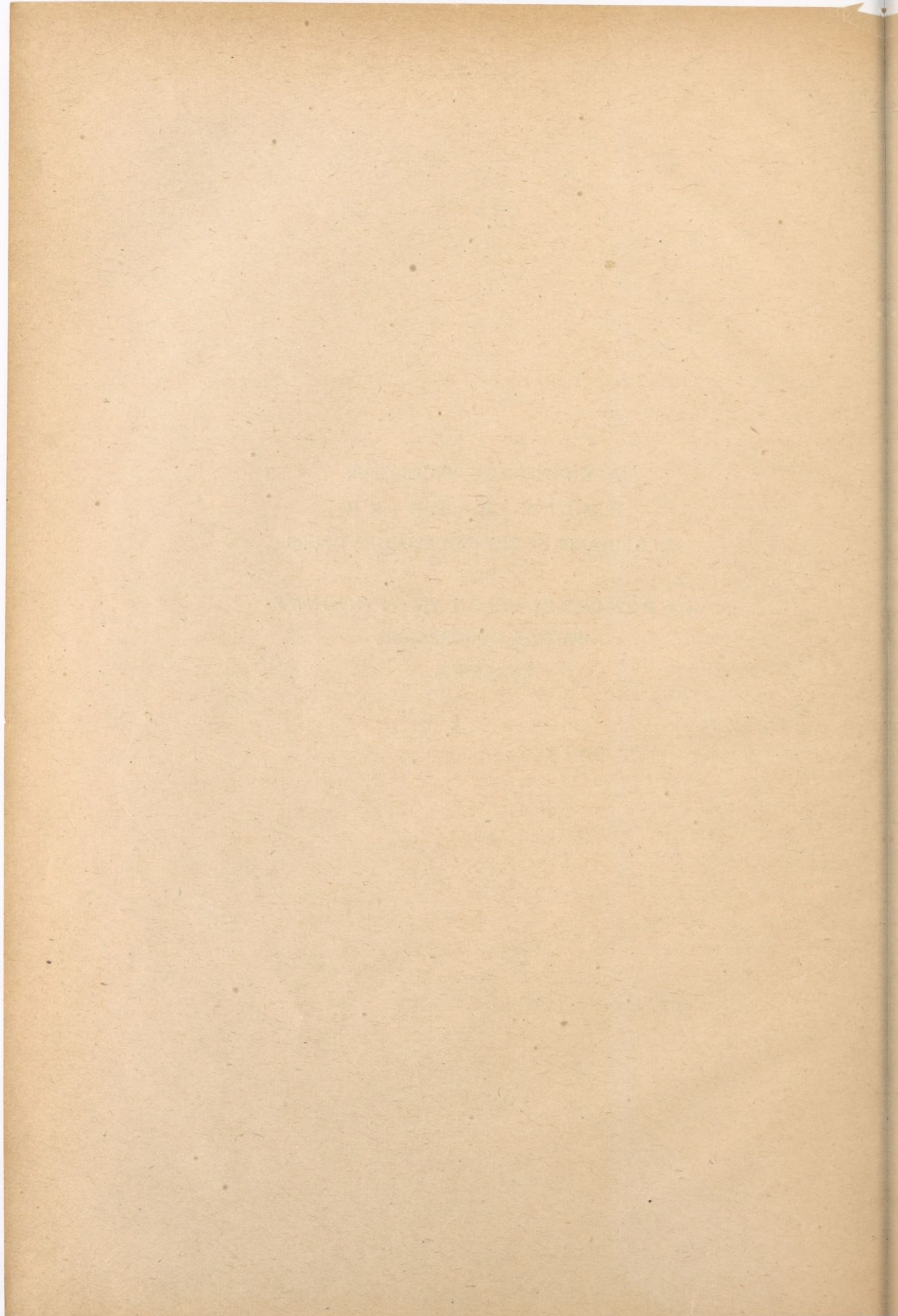
TOME I
LA DOCTRINE THÉOLOGIQUE DE MEMPHIS
(L'INSCRIPTION DU ROI SHABAKA)

PARIS
LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER
12, RUE VAVIN, VI^e
1946



A MONSIEUR LE PROFESSEUR
É M I L E B R É H I E R
EN SOUVENIR DE SES INOUBLIABLES COURS
SUR
LA CONTEMPLATION PLOTINIENNE
FAITS A LA SORBONNE
EN 1927.





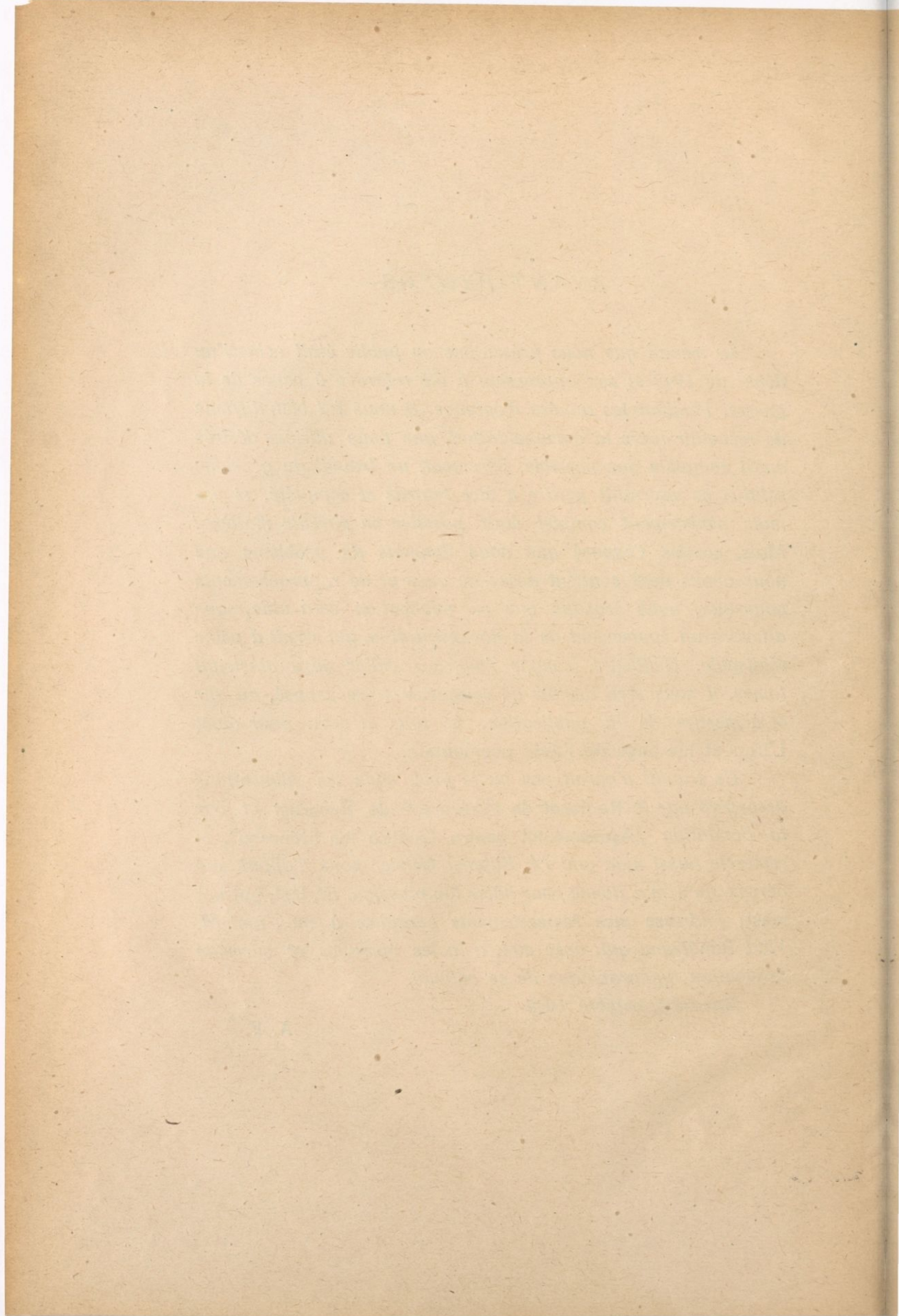
AVANT-PROPOS

Le travail que nous présentons au public était achevé au début de 1943 et son impression a été retardée à cause de la guerre. Pendant les années d'épreuve, il nous fut bien difficile de recueillir toute la documentation, que nous aurions désirée aussi complète que possible. Sûrement, un travail du genre de celui-ci ne saurait-il perdre à être retardé et complété, si jamais achèvement complet était possible en pareille matière! Mais, comme l'exposé que nous donnons du problème que nous avons posé contient assez de vues et de rapprochements nouveaux, nous croyons que sa publication sera utile, sans attendre un épuisement de la documentation, qui serait à peine réalisable. D'ailleurs, comme l'ouvrage entier aura plusieurs tomes, il nous sera loisible de compléter notre exposé, au fur et à mesure de la publication. Le tome II aura pour objet L'Iran et les pays de l'Asie occidentale.

Ce travail n'aurait pas vu le jour, sans les subventions accordées par le Rectorat de l'Université de Bucarest et par la Fondation „Așezământul pentru Cultură Ion Stănescu“. Je remercie aussi mon ami M. Edgard Geisler pour l'appui généreux qu'il m'a donné pour hâter l'impression. Et, last, but not least, j'adresse mes remerciements cordiaux à mon ami M. Vlad Bănățeanu qui, avec moi, a lu les épreuves et surveillé l'exécution typographique de ce volume.

Bucarest, octobre 1946

A. F.



L'ÉGYPTE ET LES ORIGINES DE L'IDÉALISME SUBJECTIF DANS LA PENSÉE EUROPÉENNE

A. LE PROBLÈME DE L'INFLUENCE DE L'ORIENT SUR LA PHILOSOPHIE GRECQUE.

Ce sont les Grecs eux-mêmes qui ont posé le problème sous une forme outrée, en exagérant comme à plaisir le rôle de l'influence de la pensée orientale sur la pensée grecque. La question de l'origine orientale de la philosophie grecque, telle qu'elle fut posée et résolue par les auteurs grecs anciens, a été étudiée, dans un opuscule judicieux, par Theodor Hopfner, *Orient und griechische Philosophie (Beihefte zum „Alten Orient“, Heft 4)* Leipzig, 1925.

Dans l'état actuel des recherches, il nous semble que les résultats et les conclusions auxquels arrive Hopfner ont un caractère définitif, du moins pour cette partie de la question.

Hopfner a très bien mis en évidence que les anciens auteurs grecs ne savaient rien d'une telle influence. Les fragments des philosophes présocratiques gardent le silence sur ce point, mais, en fin de compte, ce ne sont que des fragments de leurs ouvrages qui sont perdus. Tout de même, des passages concernant l'influence de la pensée orientale sur celle des Grecs, si de tels passages avaient existé, auraient été tout particulièrement remarquables et auraient été cités par les auteurs plus récents, comme preuve de l'origine orientale de la pensée grecque, à laquelle ils tenaient tant. Il semble donc très probable que de tels passages n'ont pas existé dans les écrits des anciens sages de la Grèce.

Ensuite il y a l'oeuvre entière de Platon et l'oeuvre à peu près entière d'Aristote. Or en outre les quelques pages

chez Platon, comme le mythe de l'Atlantide, dans le *Timée* et dans le *Critias*, pages où il est difficile de faire le départ entre le sérieux et le badin¹⁾, les deux grands philosophes de l'antiquité sont assez réservés et n'ont pas très bonne opinion sur les tendances d'esprit des Orientaux. Ils les caractérisent comme des gens pratiques, pour les opposer aux idéaux de la *theoria* désintéressée des Hellènes²⁾.

Werner Jaeger voit dans la théorie des deux âmes du monde, l'une bonne et l'autre mauvaise, développée par Platon dans ses *Lois* (X, p. 896 e), un reflet du dualisme iranien³⁾. R. Reitzenstein est du même avis⁴⁾. Ce savant attribue au zoroastrisme un rôle important dans l'image du monde contenu dans le *Timée* de Platon, mais les arguments apportés à l'appui de cette thèse sont bien vagues⁵⁾. Plus intéressant est le rapprochement fait par Reitzenstein entre un passage du *Politique* de Platon⁶⁾ et le dualisme iranien.

¹⁾ Voir Th. H. Martin, *Études sur le Timée de Platon*, Paris, 1841, tome I, pp. 257 sqq. Albert Rivaud, la *Notice* qui précède son édition du *Timée* et du *Critias*, Paris, 1925, pp. 27-32.

²⁾ Voir Platon, *Républ.* IV, p. 435 e: ἡ τὸ φιλομαθές, ὃ δὴ τὸν παρ' ἡμῖν μάλιστ' ἄν τις αἰτιάσαιτο τόπον, ἢ τὸ φιλοχρήματον, ὃ περὶ τοὺς τε Φοίνικας εἶναι καὶ τοὺς κατὰ Αἴγυπτον φαίη τις ἄν οὐκ ἦμιστά. Cf. aussi Platon, *Lois*, V, p. 747 bc, où la même idée se trouve exprimée. Dans le *Phèdre*, p. 274 c-275 b et dans le *Phulèbe*, p. 18 b-d, Platon parle des inventions remarquables du dieu égyptien Thot (Θεῦθ). Mais ce n'est pas en son propre nom que parle Platon: il tient ces informations d'oui-dire. Le récit du *Phèdre* commence par: ἡκουσα, celui du *Phulèbe* par: ὡς λόγος ἐν Αἰγύπτῳ... λέγων.

³⁾ Aristoteles. *Grundlegung einer Geschichte seiner Entwicklung*, Berlin, 1923, p. 134: Die böse Weltseele in den Gesetzen, die die Widersacherin der guten Seele ist, ist ein Tribut an Zarathustra, zu dem Platon durch die letzte mathematisierende Phase der Ideenlehre und den durch sie scharf zugespitzten Dualismus geführt wurde.

⁴⁾ R. Reitzenstein und H. H. Schaeder, *Studien zum antiken Synkretismus aus Iran und Griechenland, I: Griechische Lehren* von R. Reitzenstein (dans *Studien der Bibliothek Warburg* hrgbn. von Fritz Saxl, VII) Leipzig, 1926. 1^e étude: *Vom Dāmdāḏ-Nask zu Plato*, p. 3 sqq. cf. aussi p. 66. — 4^e étude: *Von der Naassenerpredigt zum Avesta und zu Plato*, p. 104 sqq.

⁵⁾ *Opus cit.*, p. 142 sqq.

⁶⁾ *Opus cit.*, p. 34 sqq. Voir le texte de Platon, *Politique*, p. 270 a: μήτ' αὖ δύο τιγὲ θεῶν φρονοῦντε ἑαυτοῖς ἐναντία στρέφειν αὐτόν (sc. τὸν κόσμον). D'ailleurs, Platon n'admet pas la validité de cette hypothèse, de même que celle des deux autres qu'il avait faites auparavant.

En tout cas, Plutarque aussi, dans son *De Iside et Osiride*, ch. 48, avait interprété la théorie des deux âmes du monde, développée par Platon dans les *Lois*, dans le même sens que Werner Jaeger et R. Reitzenstein, d'autant plus que ce passage fait suite au large exposé du dualisme iranien et de la religion de Zoroastre, que Plutarque développe aux chapitres 46 et 47 du même ouvrage. Plutarque semble y puiser à de bonnes sources¹⁾ : en partie il s'appuie sur Théopompe (IV^e siècle avant J.-C.). Mais il faut bien remarquer : Platon cite la doctrine dualiste iranienne, qu'il a probablement connue par Eudoxe de Cnide, seulement en subsidiaire, comme une possibilité qu'il mentionne pour n'omettre aucune possibilité. En tout cas il ne s'agit pas d'une influence profonde de la part du dualisme iranien, qui aurait essentiellement modifié la dernière philosophie de Platon. Le développement du système de Platon a suivi ses propres lois et il ne peut être question d'une influence étrangère qui en eût modifié la teneur.

Nous ne voudrions pas amoindrir la part de l'influence iranienne sur les peuples qui entouraient la Perse et qui ont subi sa domination politique²⁾, mais nous ne pouvons pas souscrire aux idées de Reitzenstein, qui voudrait presque admettre une iranisation de *l'οἰκουμένη*³⁾. Tout cela n'amoindrit en rien l'intérêt et la valeur des rapprochements innombrables et suggestifs que nous devons à l'érudition immense de Reitzen-

¹⁾ Voir par exemple la traduction des noms des six Amesha Spentas, les Archanges du mazdéisme, que donne Plutarque *De Iside et Osiride*, ch. 47. cf. A. V. Williams Jackson, *Die iranische Religion* (dans le *Grundriss der iranischen Philologie* éd. par W. Geiger et E. Kuhn t. II, 5 Strassburg 1896—1904) p. 634.

²⁾ Nous croyons à une influence iranienne sur l'angéologie juive. Voir Alex. Kohut, *Ueber die jüdische Angelologie und Dämonologie in ihrer Abhängigkeit vom Parsismus* (*Abh. f. Kunde des Morgenlandes* IV, 3. Lpz. 1866). La part de l'influence de la religion zoroastrienne sur l'eschatologie de la religion chrétienne est très considérable, à notre avis, surtout en ce qui concerne le jugement dernier, la venue du Sauveur et la résurrection des morts. Malgré la difficulté que l'on a de déterminer le donneur et le receveur, nous croyons en général que la religion iranienne a subi l'influence de la religion babylonienne, surtout dans ses éléments astraux, mais qu'elle a, à son tour, influencé le mosaïsme et le christianisme.

³⁾ Reitzenstein—Schaeder, *op. cit.*, p. 149 sqq.

stein, rapprochements qu'on ne doit pas prendre pour des résultats définitifs, mais qui sont destinés à ouvrir des voies qui, sans lui, auraient été, peut-être encore longtemps, ignorées ou, du moins, négligées. En cela Reitzenstein est tout à fait comparable à Robert Eisler, dont nous nous occupons plus loin.

Très justes sont les observations de O. G. vonWesendonk, *Urmensch und Seele in der iranischen Ueberlieferung*, Hannover 1924, pp. 35 sqq. sur le problème des deux âmes du monde de Platon. Voir surtout ses conclusions, pp. 41. 48. 54 sqq.

Il est très difficile en matière d'influence iranienne, d'arriver à des conclusions fermes et incontestables. Il faut très souvent nous contenter de probabilités plus ou moins grandes. En effet, le développement de la civilisation iranienne est en grande partie contemporaine de celle des Grecs, de sorte qu'il est très difficile d'apprécier laquelle est celle qui donne et laquelle est celle qui reçoit.

Ainsi, dans le *Χρόνος ἀγήραος* de certains textes orphiques¹⁾ il nous est difficile de ne pas reconnaître, avec Robert Eisler²⁾ le *Zrvan akarana* de la religion iranienne. Mais si tout de même il y avait ici une création indépendante chez les Orphiques ?!... C'est pourquoi un grand nombre de tels rapprochements pourrait nous donner, le cas échéant, la certitude d'une influence perse sur l'orphisme.

C'est ainsi que Robert Eisler³⁾ relève les éléments non grecs de la figure de *Zas* = *Zeus* chez Phérécyde de Syros, pour en conclure, avec quelque probabilité, à l'origine perse de la cosmogonie de Phérécyde.

Si l'on laisse de côté Isocrate avec son *Busiris*, qui est une apologie, dont le but n'est pas d'exprimer la vérité, mais dont l'intention, selon le genre de cette production littéraire et rhétorique, est de louer à tout prix et de faire triompher en avocat une thèse, c'est Hécatée d'Abdère qui, vers 320 avant J.-C., a soutenu l'origine orientale de la philosophie

¹⁾ Voir fr. 54 et fr. 66 a Kern, le premier d'après Damascius et le second pris aux *ἱεροὶ λόγοι*.

²⁾ *Weltenmantel und Himmelszelt. Religionsgeschichtliche Untersuchungen zur Urgeschichte des antiken Weltbildes*, München, 1910, t. II, p. 366 note 3.

³⁾ *Ibid.* t. II, p. 371 sq.

grecque, partant de la théologie égyptienne¹⁾. D'ailleurs Isocrate est un partisan de l'opposition entre Hellènes et Barbares : il a soutenu la nécessité de la lutte des Grecs contre l'empire persan²⁾.

Mais plus on avance dans les temps qui suivent, plus les auteurs grecs savent trouver de nouveaux détails à l'appui de l'origine orientale de la pensée grecque. Si bien que Zeller³⁾ a raison de dire que „nous voyons ici le processus de la formation des légendes“ et non pas de la tradition historique.

L'influence, une influence réelle de la pensée orientale sur la philosophie grecque, n'a pu s'exercer qu'après la conquête d'Alexandre le Grand, aux premiers siècles avant l'ère chrétienne et elle s'est accentuée, intensifiée aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Si les auteurs tardifs ont admis et même soutenu avec force une telle influence dans les temps les plus anciens, dès le début de la pensée grecque, c'est là une hypothèse gratuite de leur part et question de mode et d'infatuation.

Le jugement d'ensemble de Höpfner est très sain, le problème, pris en bloc, est bien posé et les arguments à l'appui sont solidement établis⁴⁾. Nous allons voir plus tard, en quel sens ils doivent être modifiés et nuancés, pour que la question débattue soit serrée de plus près et pour que toute équivoque soit éliminée.

Passons maintenant en revue les idées des historiens modernes de la pensée grecque, sur le sujet dont nous nous occupons. Nous ne mentionnons que pour mémoire Stanley, Creuzer, Schlegel, etc. Les méthodes employées par les an-

¹⁾ Voir les textes concernant Hécatee d'Abdère dans les *Fontes historiae religionis Aegyptiacae* collegit Theodorus Hopfner (= *Fontes historiae religionum ex auctoribus Graecis et Latinis collectos* edidit Carolus Clemen, Fasc. I) Bonn, 1922, pp. 60—62. Voir spécialement Diodore de Sicile, I, 37—46.

²⁾ Voir Julius Jüthner, *Hellenen und Barbaren. Aus der Geschichte des Nationalbewusstseins (Das Erbe der Alten, Heft VIII)* Lpz. 1923, pp. 34 sqq. et les notes pp. 131—133.

³⁾ Eduard Zeller, *Die Philosophie der Griechen*, I, 1^o, 1919, p. 391, ed. W. Nestle, à propos de Pythagore.

⁴⁾ Voir aussi Plutarch *Ueber Isis und Osiris* II. Teil: *Die Deutungen der Sage*. Uebersetzung und Kommentar von Theodor Hopfner (*Monographien des Archiv Orientalní* Bd. IX), Praha 1941. pp. 85—92.

ciens, pour prouver l'origine orientale de la philosophie grecque, firent ravage aussi chez les modernes. La méthode d'interprétation allégorique permettait de découvrir n'importe quoi dans n'importe quel texte. On sait tout ce que les Grecs lisaient et croyaient trouver dans leur Homère!¹⁾ Les anciens aussi bien que les modernes usèrent et abusèrent à satiété de cette méthode d'interprétation symbolique ou allégorique. On sait toute la fantaisie dévergondée que met en œuvre Friedrich Creuzer, dans son ouvrage *Symbolik und Mythologie der alten Völker, besonders der Griechen*³, I — IV, Lpz. u. Darmstadt, 1836—1843. Heureusement, les esprits clairs et sensés n'ont pas manqué pour mettre à nu l'inconsistance de ces constructions fantaisistes. Nous pensons à Christian August Lobeck, avec son *Aglaophamus sive de Theologiae mysticae Graecorum causis libri tres*, Königsberg, 2 volumes, 1829.

Le déchiffrement des hiéroglyphes et de l'écriture cunéiforme semblait donner aux savants historiens de la philosophie grecque, vers le milieu du XIX^e siècle, un instrument de travail nouveau et plus sûr. Mais l'abus des interprétations fantaisistes : allégoriques et symboliques, n'a fait que croître chez certains auteurs modernes. Citons dans cet ordre d'idées Eduard Röth avec sa *Geschichte unserer abendländischen Philosophie*², vol. I, II et III (notes) 1862 et August Gladitsch qui, dans une série d'études, a mis les Pythagoriciens en relation avec la pensée chinoise, les Éléates avec les Indes, Empédocle avec l'Égypte, Héraclite avec Zoroastre et la Perse et, enfin, Anaxagore avec les Juifs!²⁾

¹⁾ L'interprétation allégorique d'Homère, inaugurée par le stoïcien Cratès de Pergame, est représentée par les *Quaestiones Homericae* d'un certain Héraclite. Mais l'abus est beaucoup plus étendu qu'on ne le penserait. Par exemple, Sextus Empiricus, *adv. mathem.* VII, 128, découvre chez Homère (σ 163 sq.) la théorie d'Héraclite d'Éphèse selon laquelle l'Univers est intelligent et doué de raison! Sur Cratès et sa Cosmologie homérique, voir le travail consciencieux de Hans Joachim Mette, *Sphairopoia. Untersuchungen zur Kosmologie des Krates von Pergamon*, München, 1936.

²⁾ *Die Pythagoräer und die Schinesen*, Posen, 1841. *Die Eleaten und die Indier*, Posen, 1844. *Empedokles und die Aegypter*, avec des notes par H. Brugsch et J. Passalacqua, Lpz. 1858. *Herakleitos und Zoroaster. Eine historische Untersuchung*, Programme, Krotoschin, 1859. *Anaxagoras und die Israeliten*, 1864. etc.

Il est à peine besoin de remarquer avec Zeller¹⁾, que les philosophies de ces cinq peuples différents de l'Orient, se trouvant dans cinq coins différents du monde, assez éloignés les uns des autres, ne pouvaient pas parvenir aux Grecs à l'état d'isolement, pour être prises chacune séparément par un des créateurs grecs de systèmes philosophiques. Cette façon d'opérer avec la „philosophie“ d'un peuple, prise comme un bloc et un tout unitaire, est trop simpliste, pour n'être pas dénuée de valeur scientifique.

Colebrooke déjà, dans ses célèbres *Essays*²⁾, avait mis en parallèle les systèmes philosophiques de l'Inde avec des systèmes grecs : le *Nyāya* avec la logique aristotélicienne, le *Vaiçṣika* avec l'atomisme de Démocrite, le *Sāṅkhya* avec Pythagore et sa théorie des nombres. Il cite Empédocle (p. 257), qui aurait admis cinq (*sic*) éléments comme les Hindous (incl. l'*ākāṣa*) et Dicéarque à propos du système matérialiste *Cārvāka*, sans toutefois affirmer une relation de dépendance entre eux. (Voir toutefois p. 269).

Ludwig von Schröder a mis Pythagore en relation avec les Indes³⁾. Et Richard Garbe⁴⁾, le grand connaisseur du système philosophique *Sāṅkhya*, n'est pas plus circonspect dans les rapprochements qu'il fait entre la pensée grecque et celle de l'Inde, surtout entre le Pythagorisme et le *Sāṅkhya*.

Il est étonnant qu'on ait pu commettre de telles erreurs, après les pages si fermes et si sensées de Heinrich Ritter, dans sa *Geschichte der Philosophie alter Zeit*, I², Hamburg, 1836, pp. 153—173. Les réflexions de Ritter, consignées aux pages 168—169, méritent d'être citées *in-extenso* et devraient

¹⁾ *Die Philos. d. Griechen*, I, 1^o, 1919, p. 31 sq. : es müsste die unbegreifliche Erscheinung erklärt werden, dass die verschiedenen orientalischen Ideen auf dem Wege nach Griechenland und in Griechenland selbst sich nicht vermischt hätten, sondern gesondert nebeneinander hergegangen wären, u. s. w.!

²⁾ H. T. Colebrooke, *Essays on the Religion and Philosophy of the Hindus*. A new Edition, Lpz. Lond. 1858, pp. 143 sqq. *On the Philosophy of the Hindus* (1823—1827).

³⁾ L. v. Schröder, *Pythagoras und die Inder*, Lpz. 1884. Sur cet ouvrage voir le jugement sensé de Lortzing, chez Zeller *op. cit.*, I, 1^o, 1919 p. 31².

⁴⁾ R. Garbe, *Ueber den Zusammenhang der indischen Philosophie mit der griechischen*, dans les *Philosophische Monatshefte*, 29 (1893), pp. 513—530.

être lues et relues par tous ceux qui se préoccupent du problème de l'influence orientale sur la pensée grecque: „Eine allgemeine Aehnlichkeit wird unter den Ausbildungen philosophischer Gedanken immer stattfinden, denn das allgemeine Streben des menschlichen Geistes nach wissenschaftlicher Einsicht muss ähnliche Producte erzeugen, und mehr als eine allgemeine Aehnlichkeit hat man gewöhnlich nicht nachweisen können; ja wenn man in die genauern Einzelheiten der Lehren eindringt, so findet man nicht selten solche Unähnlichkeiten, welche das Wesen der Sache betreffen, und daher jede Möglichkeit der Ueberlieferung ausschliessen. Wenn irgend wo, so ist hier die genaueste Nachforschung nöthig, und jedes oberflächliche Urtheil von Dilettanten abzuweisen, weil solche selten Aehnliches und Unähnliches, und was das Wesentliche in beiden ist, gehörig abzumessen im Stande sind, nur zu oft aber einzelnen Aeusserungen folgen, deren Werth vor der geschichtlichen Kritik sie nicht abzuschätzen im Stande sind. Nur da, wo man solche Aehnlichkeiten der Lehren findet, welche sehr in das Besondere und in die eigenthümliche Darstellung eingehen, lässt sich auf einen historischen Zusammenhang schliessen; alsdann aber muss man nach dem Frühern und Spättern forschen, um sagen zu können, welche Lehre die Mutter, welche dagegen die Tochter sei; lässt uns aber die Zeitbestimmung im Stich, so kann nur aus dem Zusammenhange der Lehren entschieden werden, wo das natürliche Vaterland derselben zu suchen sei“.

Même des esprits mieux trempés que les Röth et les Gladitsch ont commis les mêmes erreurs. Il suffit de mentionner les idées de Gustav Teichmüller sur la théologie d'Héraclite et ses relations avec l'Égypte¹⁾ et qui furent servilement suivies par Paul Tannery²⁾, cet esprit lucide, à qui l'histoire de la philosophie et des sciences grecques doit tant de bonnes et de belles découvertes.

Eduard Zeller s'est attaqué au problème de l'influence orientale sur la pensée grecque, dans des pages pleines de

¹⁾ *Neue Studien zur Geschichte der Begriffe*, t. I, 1876, pp. 1—269 et t. II, 1878, pp. 105—253.

²⁾ *Pour l'histoire de la science hellène. De Thalès à Empédocte*², 1930, pp. 175—187.

pénétration¹⁾. Le savant professeur a posé la question qui nous préoccupe avec la précision qui le caractérise. Selon lui, il faut d'abord examiner si la philosophie grecque ne doit pas sa naissance à un des systèmes théologiques de l'Orient et cela dès son début, ou bien si une influence sporadique ne s'est exercée qu'au cours de son évolution. Pour la première question, il faut y répondre par la négative. Si des ressemblances avec les théologies orientales se présentent à celui qui étudie la pensée grecque à ses débuts, il faut examiner si la cause n'en est pas la communauté d'origine de certains de ces peuples appartenant à la même race indo-européenne que les Grecs et ayant eu une vie commune dans les temps préhistoriques. La ressemblance seule des doctrines ne suffit pas pour prouver, par sa simple existence, une influence des unes sur les autres. Comme les Grecs ne connaissaient pas, en général, les langues des peuples étrangers, une influence des conceptions et des croyances de ces peuples, dans ce qu'elles ont de plus subtil et de plus spécifique, sur les idées grecques n'est pas présumable. Quant à la seconde question, celle des influences sur certains détails de la pensée grecque elles sont, selon Zeller, de très faible portée, donc négligeables.

Les opinions de Röth et de Gladitsch sont réfutées par Zeller, avec une logique impitoyable. Voici ses conclusions : „Si l'on considère la façon dont Gladitsch établit le parallélisme entre les doctrines grecques et les doctrines orientales, nous nous heurtons, concernant les points essentiels, à une confiance tellement aveugle de sa part en des écrits qui sont ou des faux ou des exposés d'une valeur problématique, à une telle confusion de ce qui est vieux et de ce qui est jeune, à une interprétation tellement arbitraire des textes en question, qu'il est évident qu'il ne s'agit pas chez lui de relater tout simplement les faits historiques, mais de combinaisons qui les dépassent de loin“²⁾. Et il en est à peu près de même de Creuzer et de Röth.

¹⁾ *Die Philosophie der Griechen in ihrer geschichtlichen Entwicklung*, Lpz. I, 1^o, 1919, éd. par W. Nestle (cette partie est rééditée par F. Lortzing), pp. 21–52. Voir aussi, sur Pythagore, *Ibid.* pp. 587 sqq.; sur Héraclite *Ibid.* I, 2^o, pp. 933 sqq.; sur Anaxagore, *Ibid.* p. 1267 sqq.

²⁾ Eduard Zeller, *Die Philosophie der Griechen*, I, 1^o, 1919, p. 33. La traduction que nous donnons plus haut est libre.

Nous allons voir plus tard en quel sens il faut modifier les idées positives de Zeller. Car, si dans sa partie négative la critique de Zeller est incontestablement juste, la partie positive en est sujette à discussion, surtout en ce qui concerne les influences de détail que l'Orient a exercées sur la pensée grecque.

John Burnet¹⁾ s'est aussi occupé du problème de l'influence orientale sur la pensée grecque, pour la nier. Son attitude est très semblable à celle de Zeller. Tout au plus, quelques connaissances de détail et d'ordre pratique, pour les Mathématiques et l'Astronomie ont pu provenir des Égyptiens et des Chaldéens. Ces connaissances furent refondues, regroupées et élaborées par le génie grec, comme un architecte travaille et ordonne les matériaux qu'il trouve à sa disposition, de sorte que le „miracle grec“ n'est pas entamé par ces quelques emprunts faits aux orientaux, adoptés ensuite par les Hellènes.

Citons enfin les beaux-travaux de Gaston Milhaud²⁾ et d'Abel Rey³⁾. Ce dernier historien des sciences et de la pensée grecques reconnaît certains mérites aux orientaux : un commencement de pensée logique, dans les textes chaldéens et égyptiens, et une préoccupation de recherche scientifique désintéressée.

Voici les conclusions que nous croyons pouvoir dégager des études ci-dessus :

On peut considérer comme sûr que la philosophie grecque n'a reçu de l'Égypte et de la Chaldée que quelques connaissances de détail, d'ordre pratique et technique. Mais la science grecque en général et surtout l'esprit dans lequel elle a été créée sont bien grecs et uniquement grecs. Sans cette création du génie hellène, nous ne saurions pas ce que serait devenue et la forme qu'aurait prise toute l'évolution spirituelle de l'Europe de nos temps. Tout de même, la détermination de ces influences de détail n'est pas à négliger et présente une grande importance pour la connaissance complète de l'évolution de la pensée humaine.

¹⁾ *Early Greek Philosophy*³, London, 1920, pp. 15 sqq.

²⁾ *Leçons sur les origines de la science grecque*, Paris 1893. *Études sur l'histoire de la pensée scientifique*, Paris, 1906. *Nouvelles études sur l'histoire de la pensée scientifique*, Paris, 1911.

³⁾ *La science orientale avant les Grecs*, Paris, 1930.

Sans doute, Zeller a été poussé à son point de vue extrémiste, par l'abus qu'on avait fait de cette prétendue origine orientale de la sagesse hellène, de sorte que la manière sèche et sévère dont le problème fut traité par l'illustre professeur a été un bienfait pour les études historiques sur la philosophie grecque, d'où il a éliminé et surtout contribué à éliminer ces constructions fantaisistes, basées sur une connaissance défectueuse et insuffisante de l'Orient et sur des analogies vagues, souvent fortuites et mal comprises.

Heinrich Ritter¹⁾ a également contribué à éclaircir les études sur la philosophie grecque et à les délivrer d'un tribut dû à la pensée orientale, qui ne faisait que paralyser la vraie recherche scientifique, textes en main. Les études philologiques et historiques rendaient ces textes grecs de plus en plus pénétrables, tandis que les textes orientaux étaient le plus souvent à peine ou mal compris et connus par des traductions insuffisamment exactes sinon exemptes d'erreurs.

Voici comment se pose pour nous le problème qui nous préoccupe :

Une fois l'hypothèse de l'origine orientale de la philosophie grecque, prise en bloc éliminée, il s'agit d'examiner les influences de détail qui ont pu s'exercer. Il faut pousser les recherches sur des points spéciaux et voir si certaines conceptions grecques, soit philosophiques, soit scientifiques, présentent des ressemblances avec certaines conceptions des peuples de l'Orient, déterminées d'une façon absolument précise, par un texte daté, si possible. Une fois ces ressemblances ou analogies trouvées, il faut découvrir des *signes* ou des *indices* qui puissent nous donner la certitude qu'il y a réellement adoption de la part des Grecs, de la conception orientale qu'on a trouvée ressemblante. Car la simple ressemblance ne suffit pas à établir la dépendance des penseurs grecs, si d'autres indices ne viennent pas corroborer et transformer la possibilité de cette dépendance en une quasi-certitude.

Des doctrines semblables, ont pu naître et se développer, parallèlement, chez deux peuples souvent très éloignés l'un de l'autre, en vertu de la ressemblance dans la structure de

¹⁾ *Opus laudatum*, t. I^o, pp. 153-173. Voir surtout pp. 168 sq. le texte cité par nous, plus haut, p. 8.